L'Abeille de la Nouvelle-Orléans.

NEW ORLEANS BEE PUBLISHING CO., LIMITED.

ELMORE DUFOUR, Président.

E. A. ANDRIEU, Administrateur-Délégué.

DEPARTEMENT DES ANNONCES.
JOS. T. BUDBECKE, Directeur.

Bureaux: 323 rue de Chartres, entre Conti et Bienville.

Entered at the Post Office of New Orleans as Second Class Matter.

POUR LES PETITES ANNONCES DE DEMANDES, VENTES, LOCATIONS, ETC., QUI SE SOLDENT AU PRIX REDUIT DE 10 CENTS LA LIGNE, VOIR UNE AUTRE PAGE DU JOURNAL.

TEMPERATURE.

Du 1 janvier 1913

Thermomètre de E. Claudel, Opticien, Successeur de E. & L. Claudel, 918 rue Canal, N.-O, Lne

	Fahrenheit.	Centigrade
7 h. du matin..	50	9
Midi.....	56	12
3 P.M.....	56	12
6 P.M.....	52	10

La Nouvelle-Orléans peut devenir une grande Métropole

Pendant des années, le rêve des habitants de la Nouvelle Orléans a été de faire de leur ville une grande métropole.

Située à l'embouchure de la plus grande et la plus riche vallée du globe, couvrant une superficie de plus d'un million d'acres de terres fertiles, la Nouvelle Orléans devrait approcher Chicago en importance. Cette dernière ville n'a aucune des facilités naturelles qui désignent la Nouvelle Orléans comme devant être un des principaux centres commerciaux du continent américain.

Cependant malgré ces conditions exceptionnelles, la Nouvelle Orléans est très loin d'avoir l'importance de Chicago; personne ne semble se demander pourquoi?

Quelques rêveurs pensent faire de la Nouvelle Orléans une ville d'hiver et une ville de conventions, espérant grâce à cela augmenter le commerce et la population.

" Emmenez beaucoup de monde pour dépenser de l'argent, et la question sera résolue. "

Certainement les visites des délégations ont leur bon côté, les hivernants aussi, mais tout le monde sait que les grandes villes ne peuvent exister que si elles ont une nombreuse population permanente et laborieuse, occupée en majeure partie à travailler et faire prosperer des industries nombreuses.

Notre ville a tout ce qu'il faut pour résoudre la solution de ce probléme. Le charbon et le minerai peuvent être transportés à très bon marché. La culture du coton se fait dans toute la région. Il y a des gisements de pétrole un peu partout dans la campagne. De grands gisements de sel et de soufre se trouvent tout près de la ville, et enfin les forêts de la Louisiane peuvent fournir toutes les essences de bois nécessaires à la construction.

Bien peu de villes au monde ont les mêmes avantages, à part peut être Pittsburg et Chicago pour l'industrie métallurgique. Il devrait y avoir à la Nouvelle Orléans des fabriques de produits chimiques, des tissages de coton, des usines et des fonderies.

Des milliers d'ouvriers devraient pouvoir trouver du travail et mener une existence large dans un pays sain dont le climat convient aux plus difficiles.

Le commerce ne peut créer les grandes villes comme le fait l'industrie.

La Nouvelle Orléans n'etant pas située dans une région très peuplée c'est à ses habitants de faire une grande ville en encourageant l'industrie. Une fois les usines installées tout suivra et la destinée de la Nouvelle Orléans qui est de devenir une des grandes métropoles du continent américain, sera accomplie pour le plus grand bénéfice de ses habitants.

LES CONTES

Qu'on lise des vers en été, sous les feuillages légers. Mais l'hiver convient aux contes. Quand les jours étroits de décembre éloignent à peine l'ombre pour quelques heures, et nous renferment dans notre maison, il n'est pas de livres que nous ouvrions plus volontiers que ceux qui relatent des aventures merveilleuses. L'hiver, qui rend la vie plus tranquille et plus casanière, excite d'autant notre imagination, qui veut se payer par des fictions de toute cette paix et de tout cet ordre. Ce ne sont pas ceux qui s'agitent beaucoup qui ont besoin d'histoires extraordinaires; les accidents de leur destinée leur suffisent. Mais la vie la plus réglée appelle les plus grands rêves et les féeries tournent autour de sa lampe et s'assoient devant le foyer.

Il faut des contes aux enfants, il en faut aux vieilles gens: les uns les écoutent, les autres les disent. Il n'y a que les adultes qui les dédaignent. C'est décidément se fermer à bien des choses que de devenir une grande personne. L'âme perd ces antennes par lesquelles elle entretenait des rapports si subtils avec l'univers. On s'embourbe dans une réalité sans finesse. On n'a plus que des intérêts, si ce n'est même des appétits. On se bat pour une place ou pour un rang, on devient médiocre. Il n'y a que ceux qui ne sont pas encore engagés dans l'existence ou ceux qui en sont déjà presque détachés, pour prendre des choses une vue plus libre. Pourtant lequel de nous n'est point las, par moments, des mornes grimaces du réel? Qui n'est pas fatigué de cette comédie sans nouveauté de la misère et de la vanité des hommes? Qui n'aspire à s'en échapper? Presque tout l'art contemporain, du moins l'art naturaliste ou celui qui en procède, manque à une de ses fonctions principales, qui est de nous délivrer. Il réfléchit et redouble dans son miroir le même spectacle dont nous étions déjà las. Il nous bouche l'issue par laquelle nous espérons nous enfuir.

Si, du moins, en nous représentant la réalité, il nous en éclairait le dessous! S'il était nouveau par les vérités qu'il nous apporte! Mais non, cet art met sa gloire à ne reproduire exactement que ces mêmes apparences dont nous sommes saouls, cette fastidieuse grisaille des jours qu'aucune couleur n'échauffe. Parfois nous demandons autre chose. Nous voulons des fées, des sorcières, des enchantements, des voyages sur la mer parmi les prodiges; des trésors qu'on découvre la nuit dans des ruines et qui répondent soudain par l'étincellement multicolore de leurs gemmes à la pâle et froide clarté de la lune. Qui n'a rêvé une fois d'être ce jeune homme qui, s'étant égaré dans les montagnes, arrive le soir dans un palais illuminé où nul ne le reçoit, mais où tout semble l'attendre, traverse les salles où s'exalte une lumière déserte, et s'asseyant devant une table délicate et magnifique, servi par de petites mains volantes, approfondit jusqu'à l'ivresse et jusqu'à l'extase le plaisir de n'apercevoir personne?

-:-

Les contes de fées, comme on sait, sont d'une origine très ancienne. Sous leurs personnages, ce sont les anciens dieux qui survivent. Le christianisme même n'a pas empêché ceux qu'il détrônait de subsister là. L'humanité n'est pas si folle que de vraiment détruire et tuer rien de ce qu'elle a adoré. Au moment même où elle semble tout à l'ardeur d'une foi nouvelle, elle sauve encore ce qu'elle proscrit, elle accueille dans la forêt les divinités qu'elle chasse du temple. Elle leur dit: "Cachez-vous là et ne vous désolez point. Sans doute il est dur de renoncer à l'encens. Mais c'est quelque chose aussi que de se soustraire aux responsabilités qui incombent au Dieu en exercice. Ce n'est plus à vous, désormais, que je ferai des reproches sur le train de l'univers, et dans mes jours de mélancolie, je viendrai vous demander des consolations clandestines et me plaindre mystérieusement avec vous du Dieu régnant." Ainsi en est-il. Apollon se travestit en Prince charmant. Dans le conte et la légende tout se déguise et s'abrite. Perrault ne se doutait point, en consignant ces histoires, qu'elles remontent aussi haut que notre espèce elle-même et qu'on les retrouve dans les premières fables de l'Inde et de l'antique Egypte. Toutes ces aventures qui nous divertissent par l'imprévu de leurs accidents ne furent d'abord qu'autant de symboles où venait se transcrire la grande et simple histoire du jour et de la nuit, la suite des saisons, la naissance du printemps, toutes choses qui ne nous sont devenues que trop familières, mais qui sont trop belles, en effet, pour que l'homme s'y soit habitué aisément. Il ne s'est pas lassé de les traduire par mille récits qui portent témoignage de son amour pour la lumière. Les rois qu'on rencontre dans les contes de fées, sous les divers attributs dont ils se parent, ne sont jamais qu'un seul et même personnage, c'est-à-dire le Soleil; et Peau-d'Ane, Cendrillon, la Belle au bois dormant ne sont aussi qu'autant de masques charmants qui, pour peu que nous les soulevions, nous laissent apercevoir le visage éternellement frais et glorieux de l'Aurore.

-:-

Mais les hommes ont bien vite oublié ce qu'exprimaient leurs inventions et chacun des personnages qu'ils avaient créés s'est mis à vivre pour soi, sans plus de souci du mythe qu'il avait traduit tout d'abord. Dans ces histoires célestes et solaires, l'humanité a fait rentrer toutes ses idées sur la vie d'ici-bas, et nous les y retrouvons; sans quoi ces contes ne pourraient pas nous intéresser, car nous sommes ainsi faits que, lors même que nous voulons échapper à notre vie, nous ne pouvons nous attacher qu'à des récits qui nous la représentent encore, même s'ils la transfigurent. Ces récits, nous les aimons d'abord pour tout ce qu'ils nous peignent de fantastique et d'étranger, mais nous les goûtons ensuite pour tont ce qu'ils nous rendent de réel et de familier. On se forme, de sa fantaisie, une idée bien fausse, si on la conçoit comme un dévergondage absurde et sans frein de l'imagination. Même dans ses écarts les plus hardis, elle se règle sur quelque vérité secrète; sans cela, toutes ses étrangetés nous paraîtraient bientôt fades. Il n'y a pas moins d'observation dans une féerie de Shakespeare que dans le roman le plus exact, mais c'est pour ainsi dire de l'observation délivrée, c'est l'insecte arrivé à sa suprême forme et ouvrant les ailes.

On a incriminé la morale des contes de fées: parce qu'elle reconnaît l'avantage qu'on retire de certains subterfuges et de certaines adresses, parce qu'elle n'engage point à être trop simple ni trop crédule, on ne la trouve pas assez pure. On a fait le même reproche à la morale de La Fontaine, et c'est la même, en effet. Sous le prétexte que le Bonhomme reconnaît certaines réalités qui ne sont que trop véritables, on l'accuse de méchanceté, de sécheresse et de pessimisme. Que c'est en user avec peu de légèreté! Il n'est pas méchant, il est au contraire sensible et tendre, mais il est malicieux, et cet éclair de malice et de perspicacité qui brille dans son œil, qui voudrait l'éteindre? Il voit ce qui est. Il y a deux parts dans ce qu'il nous dit, les constatations et les conseils: dans ce qu'il constate, il n'est jamais dupe; mais dans ce qu'il conseille, il n'est jamais vil. La morale des contes de fées, qu'il aimait, est toute pareille à celle de ses fables. Elle est tempérée. Fatigués que nous sommes par les personnages forcés de tant de romans, par tant d'excès verbaux qui ne répondent à rien, nous retrouvons dans ces contes la vie et sa divine mesure. Ce n'est pas un auteur qui s'y agite et qui veut nous étonner. Ils n'ont point de caractère individuel, ils semblent sortir de la bouche de toutes les aïeules. L'humanité y résume son expérience et s'y réfléchit elle-même, dans le cadre luxuriant de la fantaisie, avec plus de vérité qu'en aucun autre miroir. D'abord nous résistons à cette sagesse, car elle ne parle qu'en termes modestes, elle nous interdit à nous-mêmes le faste d'exagérer et nous conduit à renoncer aux développements brillants qui nous plaisent. Mais si nous l'écoutons, comme elle nous gagne! Ces contes, sans doute, ils ne peignent point toujours le triomphe de la vertu sur le vice; ils aiment mieux représenter celui de l'esprit sur la sottise. Ils reflètent tout ce qui est, ils sont pleins d'obéissance aux grandes lois. Ils ne nous déguisent rien des peines de la vie et ils ne méconnaissent jamais sa douceur. Ils n'ont absolument rien d'héroïque: ils ne nous présentent jamais un personnage exceptionnel, et s'ils nous peignent quelque grand sentiment, c'est comme un de ces grands fleuves qui passent en nous, sans qu'ils aient en nous leur source. Mais ces contes ne nous flétrissent pas notre sort: car, lorsqu'ils nous ont bien montré le nombre des sots et la force des méchants, ils croient à l'abnégation des mères, à la puissance de l'amour et à l'ivresse des amoureux.

ABEL BONNARD.

Une sage mesure.

Il y a à Manchesrer, aux Etats-Unis, un homme qui a une jambe de bois. Ce n'est point là un cas extraordinaire. Mais cette jambe de bois porte l'inscription suivante ;

"Cette jambe de bois est la propriété de la ville de Manchester. Elle a été prêtée à William X, (suit le nom du titulaire), et elle ne peut être ni vendue ni échangée sans une autorisation spéciale votée à la majorité des voix par les membres du Conseil municipal.

Il paraît que le port de cette inscription est le résultat d'un abus que les édiles de Manchester ont voulu faire disparaître. On voyait trop souvent les jambes de bois municipales figurer dans les magasins des monts-de piété. Maintenant les unijambistes de Manchester ne pourront plus se livrer à ce petit trafic.

La fin d'un guérisseur.

Un homme, une sorte d'illuminé connu sous le nom d'Antoine le guérisseur, vient de mourir à Jemeppe, près de Liège, où il tenait ses assises de médecine. Sa réputation de guérisseur s'était répandue dans le monde entier et nombreux, fort nombreux étaient les malades qui venaient le consulter dans sa petite maison wallonne.... Guérissait-il véritablement ? On assure que le "guérisseur" obtint quelques résultats merveilleux dans certaines maladies du système nerveux, Antoine, comme le fameux zouave Jacob, ne rédigeait jamais d'ordonnance. Il n'ordonnait ni potions ni remèdes pharmaceutiques. Il se contentait de promettre la guérison par la prière et la foi. Tout au plus recourait-il parfois à l'imposition des mains sur ses clients. A sa profession de guérisseur, Antoine avait joint celle de.... prophète. Très sérieusement il croyait êtr einspiré. Le plus joli, c'est que cette croyance était partagée par une foule de gens qui se déclaraient ses adeptes et qui l'aidèrent à fonder un "temple" où le bonhomme enseignait une doctrine religieuse qu'il dénommait pompeusement l'Antoinisme. Avant d'avoir trouvé sa.. voie et la fortune, Antoine n'était qu'un petit employé aux écritures.

FRERES ENNEMIS.

Il y a un petit point d'Europe où l'entente la plus cordiale n'a cessé de régner entre le conquérant serbe et le Turc vaincu.

Cet îlot pacifique est situé en Silésie : le lieutenant Brzedecki, consul général de la Turquie à Breslau, est le frère du consul de Serbie. Les deux consulats occupent fraternellement le même appartement et ils n'ont qu'un secrétaire commun aux deux bureaux, le docteur Stener.

Comme les consulats de Silésie n'ont aucun rapport avec la défense militaire, les deux consuls ont pu, durant toute la guerre, fumer tranquillement ensemble le calumet de paix sur l'unique territoire que ne se disputaient pas leurs pays respectifs.

POLITESSE D'ANTHROPOPHAGE

Les Babundas et les Papendas sont dse tribus fort accueillantes de l'Afrique Central. La première est anthropophage, l'autre se nourrit principalement de chiens.

C'est une exploratrice anglaise, Mme Maguerite Roby, qui donne ces détails, car elle revient d'une excursion dans ces parages où nul blanc n'avait encore pénétré.

—En arrivant à Madibah, raconte-t-elle, les chefs des deux tribus vinrent la saluer et, en signe de bienvenue, lui firent présent l'un d'une selle de chien, l'autre d'une jambe de nègre. Et comme l'exploratrice ne pouvait cacher son dégoût :

—Excusez-nous, dit le plus gracieusement du monde le chef des Babundas si nous n'avons pas de viande blanche à vous offrir.—Cela doit être si bon !

L'exploratrice écourta son séjour dans cette ville d'os (si l'on ose dire!)

A Genève, près de certaines stations de voitures, se trouvent, non pas des kiosques, mais de simples colonnes de publicité à l'intérieur desquelles on a placé un appareil téléphonique avec une puissante sonnerie qui peut se faire entendre malgré le bruit de la circulation. Lorsque la sonnerie retentit, le cocher ou le wattman qui se trouve en tête de la station décroche le récepteur et, l'instant d'aprés, se met en marche vers l'endroit où il est appelé.

THEATRES.

TULANE

Toutes les places étaient prises Mardi soir pour la représentation de "La Sirène," et l'audience a chaleureusement applaudi les excellents artistes.

David Belasco présentera "The Woman" au programme de la semaine prochaine. Cette pièce, de caractère tout différent des productions de vaudeville en vogue a remporté des succès bien mérités dans les principales villes des Etats-Unis et a été très favorablement commentée par les meilleurs critiques et par des personnages de haute distinction.

Matinée Samedi "The Siren."

CRESCENT

Quoique la pièce si populaire "In Old Kentucky" ait été représentée pour la centième fois dans notre ville ces jours derniers, une foule considérable se presse tous les soirs au Crescent pour admirer ce joli spectacle. Les acteurs ont tout du talent et le décor ajoute un charme harmonieux à la pièce.

La semaine prochaine le programme comportera quelques excellents numéros de comédie burlesque.

ORPHEUM

"An Opening Night" en tête du programme de cette semaine parait avoir conquis la faveur d'une certaine catégorie d'amateurs de vaudeville dont le goût est indiscutable, et cette catégorie est très nombreuse à en juger des belles recettes de l'Orpheum. Cependant l'attention de l'audience se concentre davantage sur les autres numéros du programme qui sont des productions assez "up-to-date."

Matinées comme d'habitude.

OPERA FRANCAIS

Mr. Affre a ajouté un nouveau triomphe à la liste de ses précédents succès, quand il a chanté Mardi soir le rôle de Roméo. Son interprétation a été excellente comme jeu et comme diction. Mlle Charpantier dans le rôle de Juliette a confirmé une fois de plus ses qualités de chanteuse et d'actrice. Les autres rôles ont été très bien tenus, et cette représentation est une des bonnes soirées à l'actif de la troupe.

Hier soir la représentation des "28 jours de Clairette" a été très réussie.

"Thais" est certainement une des œuvres de Massenet qui jouit le plus de la vogue publique. La représentation de ce soir sera donnée par les mêmes artistes qui ont gagné la faveur du public dans les représentations précédentes. Mlle Charpantier jouera le rôle de la courtisane d'Alexandrie, et Mr. Montano, remplira le rôle du moine cénobite, Athanaël.

Tout est prêt pour la représentation du bel opéra de Nougues "Quo Vadis," qui aura lieu Samedi soir.

Le public pourra voir une des plus grandes figurations qui ait jamais paru sur la scène de l'opéra. Parmi les artistes qui prendront part à la représentation nous relevons les noms de Mmes Therry, Charpantier, Avelly, Bertieri, Cortez, Thezillat et de MM. Putzani, Brunat, Montano, Frances, Coiglio, Bernard, Combes et Lallement.

Les décors peints tout spécialement pour cette production seront beaucoup mieux que tous ceux qui existent actuellement. La mise en scène du Colysée exige un entr'acte de 20 minutes. La musique de Nougués accompagne très harmonieusement le magnifique livret de M. Cain, composé d'après le fameux roman de Sinkiewicz. Mr. Aloo conduira l'exécution de cet opéra.

Dimanche en matinée "Les Huguenots" avec Mr. Affre dans le rôle de Raoul. Le célébré ténor ne devant paraître qu'une fois en matinée, nul doute que la salle sera bondée.

Le soir on donnera les Cloches de Corneville.

Location chez Werlein de 10 à 5 heures chez Werlein, 605 rue du Canal.

Pour S'Amuser

Un jeune écervelé du nom de Michel Donnelly, domicilié 2601 rue St. Anne, a été arrêté Mardi soir, dans la rue du Canal et emmené au "bloc" pour avoir causé des frayeurs aux dames. Pour amuser ses camarades, Michel avait imaginé une plaisanterie assez bizarre: En suivant la foule il se faufilait dans les groupes de dames, levait ses bras en l'air et se laissait tomber inerte sur le trottoir, simulant l'évanouissement. Les dames jettaient les hauts cris en voyant l'individu s'abattre à leurs pieds. Plusieurs jeunes filles se sont presque trouvées mal. La farce réussit plusieurs fois et les amis s'en tordaient, mais cela ne pouvait pas durer. Michel s'abattit une dernière fois entre un groupe de dames et les deux Détectives Scheffler et Glynn qui le filaient depuis un moment. Cette fois il fut ramassé par la police mais au lieu d'aller à l'hôpital on le transporta devant la cour de nuit. Le Juge Batt lui a infligé une légère amende pour le "guérir" de ses drôleries.

FEUILLETON DE L'ABEILLE
DE LA NOUVELLE-ORLEANS.

No. 79. Commencé le 4 octobre 1912

DU SANG DANS LES TÉNEBRES

GRAND ROMAN INEDIT

PAR

DANIEL LESUEUR

QUATRIEME PARTIE.

PAR LA MORT, POUR LA VIE

(Suite.)

Au même instant, Sémène paraissait, — les dix minutes étant écoulées, — avec cette exactitude qui ne discute pas les ordres

Comme il entrait, le prince répéta, — et ce fut étrange, — avec un regard vers ce domestique, un regard comme de connivence:

— Certes, je puis le jurer sur mon honneur, l'enfant dont il s'agit est mort.

Hawksbury vit distinctement tressaillir l'homme en livrée. Il eut le choc de ses yeux, levés sur lui, dans un effarement, — une interrogation anxieuse, puis détournés aussitôt.

"C'est ce garçon-là, pensa l'Anglais, qui a dû lui apporter la nouvelle en le rejoignant à Moscou. Le meurtrier peut-être... Et cependant... Ses yeux..."

La physionomie de ce Sémène frappait Frédéric. Il eût voulu le revoir en face. Mais l'homme tournait le dos, disposait les outils, puis un paquet de fils électriques.

Une autre intuition troubla Hawksbury

"Ne serait-ce pas depuis mon intervention, et à cause d'elle, que cet abominable Omiroff s'est décidé à supprimer le pauvre petit être? Il aura trouvé que trop de gens sont dans le secret. Ah! malheureuse Flaviana!..."

Exacte prescience. L'ordre qui décidait Flatcheff à agir, transmis dans un langage conventionnel, était parti de l'Ukraine; tandis que le prince traitait Frédéric en hôte pour lequel on ne saurait avoir trop d'égards, dans cette demeure de légendes qu'il possédait au bord du Dniéper.

Et Sémène lui avait apporté la nouvelle de la disparition éternelle de son neveu, enfermé dans le sarcophage, endormi sans souffrir, assurait-il, au moyen d'une dose de chloroforme.

Suivant le récit de l'étudiant transformé en valet de chambre, Flatcheff ne resterait dans le midi de la France que le temps nécessaire pour assurer, moyennant la forte somme, le départ des époux Kourgane. Il les faisait embarquer à Marseille à destination de quelques pays de soleil, où ils allaient finir leurs jours.

Maître de lui-même, autant que d'habitude, le comte de Hawksbury venait de se lever, impassible, afin de quitter le salon où Sémène, quelques outils à la main, se préparait à réparer la sonnerie.

"Je ne poursuivrai mon chemin côte à côte avec ce diable russe ("this devil of a Russian") se disait-il, que pour empêcher ma cousine de l'épouser."

Plein de mélancolie et de dégoût, il considéra le grand corps du prince, vautré sur un divan.

A la portée de Boris était une seconde bouteille de champagne, que celui-ci avait entamée sans même se servir d'une coupe. A cause des secousses du train, ou parce que le liquide coulait ainsi plus agréablement dans son gosier, Boris le buvait maintenant à la régalade.

Etait-ce son humiliante frayeur, presque avouée tout à l'heure, des nihilistes?... Etait-ce l'évocation de sa petite victime, qui portait Boris à la distraction étourdissante de l'extra-dry?....

Le fait est qu'il semblait glisser avec plaisir au vertige de l'ivresse.

— Où allez-vous, Hawksbury? On est bien ici. Ce garçon va avoir fini tout de suite. N'est-ce pas Sémène?

— Je n'en ai que pour quelques minutes, votre Excellence.

— Vous voyez, Hawksbury. Ah! moi, je n'abandonnerai pas ce divan pour un empire, ajouta Boris, de la voix somnolente d'un homme que gagne un invincible sommeil.

Il murmura encore:

— Ne manquez pas, pour déjeuner... Vous savez, à une heure.

Hawksbury hésita.

Il ne pouvait, avant que le train s'arrêtât, quitter le wagon du Russe puisque la communication n'existait pas entre cette voiture et les autres.

Or, en dehors du salon, il n'y avait que la cabine à coucher du prince, son cabinet de toilette et les compartiments du service.

Mais l'Anglais préféra s'éloigner de cet homme, se promener dans le couloir, contempler sans l'accompagnement de ses ronflements, la désolation des steppes sibériennes.

Au dehors, c'était toujours le même tapis morne de la neige, la même étendue, le même aspect de planète maudite, sous le même ciel lourd et livide.

Comme il passait devant la porte vitrée du salon, Frédéric, jetant machinalement un coup d'œil à l'intérieur, vit Sémène qui soulevait le tapis presque au pied du divan où reposait son maître.

"Tiens! quel drôle d'endroit pour faire passer le fil d'une sonnerie."

Pensée fugace...

Observation presque inconsciente.

D'autres sujets absorbaient trop le raisonnement de l'Anglais pour que son attention pût s'arrêter à un détail exterieur.

Toutefois, il s'étonna tout à fait en trouvant, à un autre retour, le volet interieur fermé.

Prenant la poignée de la serrure, il fit le mouvement d'ouvrir, pour rentrer dans ce salon où le prince l'avait prié de se considérer comme chez lui.

La porte résista.

On avait dû pousser le verrou.

Interloqué, presque offensé de se voir relégué ainsi dans le couloir, il réfléchit que Boris, somnolent et à moitié ivre, ne l'apercevant plus, pouvait le croire retourné dans son propre compartiment.

Les wagons, durant la marche, ne communiquaient pas, il est vrai, mais un cerveau chaviré n'y regardait point de si près.

—"What a beast!" Quelle brute! grommela Frédéric. Et, tout seul, il ne se défendit pas de sourire.

"Je rentrerai quand son domestique ouvrira pour s'en aller. Mais c'est la dernière fois que je serai son hôte. Puisque l'enfant de Flaviana n'est plus. — Et il faut bien en croire le serment de ce sauvage superstitieux, — je n'ai rien à faire avec cet homme qui a trois ou quatre siècles de moins que moi. Il est contemporain de son effrayant château-fort sur le Dniéper...

Hawksbury alluma un cigare et monologua en lui-même devant l'implacable blancheur sibérienne, — blancheur à peine trouée de temps à autre par un petit amas noir d'où montait un peu de fumée, comme une haleine, et qui était un village.

Cela passait en éclair le long du train frénétique.

Là aussi, il y avait des êtres si loin de lui, si loin!...

Est-ce que le progrès ne faisait qu'espacer les hommes, les échelonner à des distances infiniment plus grandes au moral que n'étaient matériellement celles des routes de la terre quand la vapeur ne les dévoraient pas?

Sa rêverie absorbait Frédéric. Puis tout à coup:

— "C'est drôle... Ce domestique n'en finit pas..."

Une colère soudame envahit l'Anglais.

Il avait envie de s'étendre, lui aussi, sur un divan.

Eh bien, si ce n'était pas dans le salon du Russe, ce serait sur son lit. Pourquoi se gêner? Il allait bien voir.

Impérieusement, Hawksbury ouvrit le compartiment où couchait le prince. La porte, cette fois, céda tout de suite.

— Parfait! je vais en prendre à mon aise.

Le lit avait repris la forme d'une large et moelleuse banquette.

D'un coup d'œil Frédéric embrassa ce nid capitonné, où il allait s'offrir une confortable revanche.

Mais il tressaillit.

Une ombre passait devant la fenêtre, en face de lui, — une forme agile et rapide, qui s'en allait, à contre-sens de la marche du train.

L'effet physique de surprise passé, le voyageur ne s'étonna pas autrement.

"Mais c'est égal, pensa-t-il, à une vitesse pareille, je n'aurai pas cru semblable exercice possible. — même à des employés que l'accoutumance enhardit."

Deux minutes après, étalé de tout son long, le comte de Hawksbury coupait, lui aussi, par un